

JEFERSON TENÓRIO



L'ENVERS DE LA PEAU

TRADUIT PAR LARA BOURDIN
ET EMANUELLA FEIX

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**IL Y A UN ENDROIT
QUI N'EST RIEN QU'À
TOI, UN ENDROIT
ISOLÉ ET UNIQUE. C'EST
LÀ QUE SE TROUVE
NOTRE HUMANITÉ,
ET C'EST CETTE
HUMANITÉ QUI NOUS
MAINTIENT EN VIE.**

MÉMOIRE 
D'ENCRICR

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9
INFO@MEMOIRENCRICR.COM
MEMOIRENCRICR.COM

L'ENVERS DE LA PEAU

Henrique, professeur de Lettres, est abattu par un policier. Pedro, le fils, revient par flashbacks sur le parcours de son père. Face au racisme ordinaire que subissent les noirs au Brésil, Pedro restitue l'envers de la peau, soit les objets de mémoire, la force des esprits, la tendresse et l'humanité qui maintiennent en vie. Censuré et acclamé à la fois, *L'envers de la peau* est désormais un incontournable de la littérature sud-américaine.

JEFERSON TENÓRIO est né à Rio de Janeiro en 1977. Ses écrits ont été adaptés pour le théâtre et traduits en anglais et en espagnol. *L'envers de la peau*, son troisième roman, a remporté le prix littéraire Jabuti au Brésil en 2021. Il vit à Porto Alegre.

JEFERSON TENÓRIO

L'ENVERS DE LA PEAU

TRADUIT DU PORTUGAIS (BRÉSIL) PAR

LARA BOURDIN
ET EMANUELLA FEIX



Pour João, mon fils

— *Qui est là?*

Bernardo, *Hamlet*

LA PEAU

Parfois, tu façonnais une pensée et l'habitais. Tu t'éloignais. Tu bâtissais une maison comme ça. Lointaine. À l'intérieur de toi. C'était ça, ta façon de gérer les choses. Aujourd'hui, je préfère me dire que tu es parti pour revenir vers moi. Je ne voulais pas de ton absence comme seul héritage. Je voulais une sorte de présence, bien qu'elle soit douloureuse et triste. Et malgré tout, dans ce foyer, dans cet appartement, tu seras toujours un corps qui ne cesse de mourir. Tu seras toujours le père qui refuse de s'en aller. En fait, tu n'as jamais su partir. Jusqu'au bout, tu es resté convaincu que les livres pouvaient faire quelque chose pour les gens. Or tu es entré dans la vie, tu en es ressorti, et elle n'a rien perdu de son aspérité. Il y a dans les objets des souvenirs de toi, mais j'ai l'impression que tout ce qui en subsiste m'agresse ou bien me reconforte, car ce sont des restes d'affection. En silence, ces objets me racontent qui tu étais. C'est grâce à eux que je t'invente et te retrouve. C'est en les contemplant que j'essaie de découvrir combien de tragédies nous pouvons encore supporter. Je souhaite peut-être arriver à une sorte de vérité. Qui ne serait pas un point d'arrivée. Qui serait plutôt comme un parcours,

une recherche, un casse-tête qui commence derrière la porte de ton salon, où je trouve une jatte en argile orangée. Et à l'intérieur, un caillou, un ocutá, enroulé dans des colliers de billes rouges, vertes et blanches – un orixá. Je l'observe soigneusement. C'est ainsi que l'on entre dans une vie qui n'est plus. Je retire l'ocutá de la jatte. Je me souviens du jour où tu m'as dit que ta tête était d'Ogum, et que ça signifiait avoir de la chance, parce qu'Ogum était le seul orixá qui savait faire face aux abîmes. Je me rappelle que c'est de tes lèvres que j'ai entendu le mot « abîme » pour la première fois. Il y a des mots que nous rangeons dans l'enfance parce qu'ils nous réconfortent. Je me souviens maintenant de ce que ma tante Luara m'avait dit de faire quand je trouverais ton Ogum : *enroule-le dans un tissu, prends-le dans tes mains et apporte-le à la rivière*. Avant de sortir, je me rends jusqu'à ta chambre et j'observe depuis la porte : il y a des vêtements éparpillés un peu partout ; d'autres entassés dans l'armoire. Sur la table, il y a des stylos vides, des chaussettes dépareillées mêlées à des reçus de supermarché. Il y a des cahiers et des feuilles de papier. Il y a des dossiers remplis de copies de tes élèves. Ton chaos m'émeut. Je regarde tout cela et m'aperçois que ce sont justement ces objets qui vont m'aider à raconter ce que tu étais avant que tu ne partes. Ces mêmes outils qui t'ont vaincu et qui maintenant me parlent de toi. Dans ces objets, je vois ton fantôme qui viendra me rendre visite.

Tu te diriges vers le fond de la classe, là où se trouve l'élève qui a levé la main, et lorsque tu t'approches de lui, il dit qu'il a besoin de sortir. Tu t'aperçois que le garçon a mauvaise mine. Il est blême et il a les yeux rouges. La classe est silencieuse. Certains attendent avec impatience la réaction du professeur. Avant même que tu ne songes à dire quoi que ce soit, le garçon projette son corps vers l'avant et vomit sur toi. Maintenant c'est la classe entière qui te regarde. Certains se mettent à rire. Le jeune homme tousse et vomit encore un peu. C'est ta deuxième année dans cette école et, parmi toutes les choses que tu y as vécues, ce jour-là tu as appris que, quand un élève au teint blême et aux yeux rouges lève sa main pour demander de sortir au milieu d'un test, il vaut mieux ne pas trop s'en approcher et plutôt le laisser sortir. Après t'être occupé du garçon, tu te diriges vers les toilettes, en évitant de regarder ta propre chemise, car tu ne veux pas identifier quel type d'aliment ton élève a pu avaler avant de venir à l'école, même si l'odeur nauséabonde évoque quelque chose comme le café au lait. C'est là que tu te souviens de toutes les fois où tu as eu envie de vomir à l'école. Elles ont été

nombreuses, d'ailleurs. L'estomac a toujours été la partie la plus fragile de ton corps. Quand tu avais douze ans, tu as senti, pour la première fois, ce que tu apprendrais des années plus tard à appeler de l'angoisse. Au départ, ce n'était qu'une sensation d'inconfort, mais, presque aussitôt, tu avais les mains toutes moites, puis venaient les tremblements, les frissons et enfin la nausée. En sixième année, tu as fait ta première crise d'angoisse à cause d'un petit trou dans le plancher, mais aussi parce que tu as entendu le professeur de sciences dire que le soleil allait exploser d'ici quelques milliards d'années. Tu as frémi de tout ton corps quand tu as su que la fin du monde était réelle. Alors tu as passé des semaines à souffrir pour l'humanité, les astres, les planètes et le système solaire. Tu t'es mis à souffrir pour ceux qui viendraient plus tard, tu as souffert par anticipation pour toutes les générations à venir. La mort a revêtu une allure cosmique et obsédante à laquelle tu ne savais pas faire face. Tu te souviens du jour où tu t'es arrêté devant le miroir et tu as compris que la vie était un chaos et qu'elle n'avait pas beaucoup de sens. Tu reviens. Tes élèves ne font plus le test. L'amertume du vomi plane toujours dans l'air. On a déjà appelé quelqu'un du personnel d'entretien, mais tu sais que ce ne sera pas pour tout de suite, parce que cette école, c'est une école publique de la banlieue de Porto Alegre et elle a peu d'employés. Elle a peu de ressources. Les élèves sont agités, tout ce qu'ils veulent, c'est que tu annules le test. Mais il faut être sévère. Tu as trente ans et tu ressens le besoin de montrer que tu es un professeur expérimenté et sévère. *Faites votre test et*

arrêtez de vous plaindre. Si c'était une caserne, ici, vous passeriez un mauvais quart d'heure. À vrai dire, tu n'arrives pas à faire le prof sévère et tu n'as jamais servi dans l'armée. À dix-huit ans, tu avais un ulcère à l'estomac qui t'empêchait de t'enrôler. Tu te rappelles le jour où un sergent vous avait dit de vous déshabiller, toi et les autres garçons, avant de vous dire de vous mettre à quatre pattes ; après quelques instants, vous vous étiez regardés et quelques-uns d'entre vous avaient commencé à se baisser pour se mettre à quatre pattes comme il vous avait dit de le faire, mais tout de suite après vous aviez entendu le rire sarcastique du sergent vous dire que ce n'était qu'une blague et vous ordonner de vous rhabiller parce que vous alliez tous prêter serment au drapeau. Il avait ajouté que l'armée avait besoin d'hommes forts et non pas de *petites tapettes toutes maigres comme vous.* À l'époque, il y avait dans ton estomac une plaie ouverte d'un demi-centimètre. Qui n'a jamais eu une plaie d'un demi-centimètre dans son corps pourrait penser que ce n'est pas grand-chose. Toi, tu savais ce que c'était que d'avoir une plaie d'un demi-centimètre, sans avoir d'assurance maladie privée ni d'argent. À l'époque, tu avais dix-huit ans et tu pesais quarante-trois kilos. Tu te souviens alors de la première endoscopie que tu as dû subir, sans anesthésie, dans un hôpital public de Porto Alegre. On t'avait donné un comprimé qui n'avait engourdi que la moitié de ta langue. Puis on avait enfoncé dans ta bouche un petit tube, un peu plus gros qu'une paille de plastique, d'environ dix centimètres de longueur. Tu avais cru que tu allais mourir étouffé. Alors que ton œsophage était exposé sur

le petit écran d'un appareil, tu t'étais souvenu des douze heures de jeûne que tu avais dû faire avant qu'ils ne te mettent sur une civière et te fassent attendre encore deux heures dans un couloir. Tu étais sur le point de t'évanouir et tu ne savais pas si c'était de faim ou de faiblesse, puisque ton ulcère t'empêchait de manger, de boire et de dormir. À l'époque, tu avais dix-huit ans et tu étais toujours puceau. Pendant la cérémonie, vous aviez levé le bras droit et vous aviez dû le garder levé jusqu'à ce que l'hymne national soit chanté au complet. Tu paraissais plus faible ce jour-là, plus que d'habitude. Le sergent était passé parmi vous et avait ordonné de lever le bras *plus haut, merde*, le serment au drapeau, c'était quelque chose de sérieux et tous ceux qui ne le feraient pas correctement passeraient la nuit dans une cellule de la caserne. Quand il avait dit ça, tu t'étais rappelé que tu avais déjà été menotté comme un criminel. Tu avais quatorze ans. Tu étais à Copacabana et tu attendais le bus pour aller rejoindre ton beau-père. Un bus s'était arrêté et quelques garçons étaient descendus en te pointant du doigt et en criant : *c'était lui, c'était lui*. Tu n'avais pas la moindre idée de ce qui se passait. Sans réfléchir, tu t'étais mis à courir et quand tu t'étais retourné, tu avais vu que plein de gens te couraient après. Par instinct de survie, tu étais entré dans une galerie marchande, rue Barata Ribeiro. Tu étais entré dans le premier endroit ouvert que tu avais trouvé : une église évangélique de l'Assemblée de Dieu. À tes trente ans, tu t'es même dit que tu aurais dû être pasteur pour rétribuer ton salut. Tu étais entré dans l'église et tu t'étais caché derrière l'un des bancs. L'église était vide.

Tu étais resté là, en silence, à attendre, à écouter ta propre respiration. C'est alors que tu avais entendu des cris : *il est là, il est là*. Et tout à coup, l'église avait été envahie par une horde de garçons assoiffés de vengeance. L'un d'entre eux t'avait trouvé et t'avait pointé du doigt. En quelques instants, ils étaient tous descendus sur toi. Coups de poing et de pied à la tête, au ventre et au visage, jusqu'à ce que tu sentes le goût écœurant du sang. Tu n'avais offert aucune résistance, tu t'étais simplement mis en position foetale et tu avais essayé de dire : *j'ai rien fait*. Tu avais commencé à perdre connaissance. C'est alors que quelqu'un avait dégainé un revolver et l'avait pointé sur ta tête. Tu entends encore l'un de ces jeunes crier : *on va t'achever, neguinho, tu vas crever, neguinho*. Mais avant qu'ils ne te tuent, parce que ce n'était pas là que tu allais mourir, un miracle était survenu : l'apparition de l'un des pasteurs de l'église. Il était intervenu en s'écriant : *pour l'amour de Dieu, mes enfants, au nom de Jésus, ayez un peu de respect pour la maison du Seigneur, vous n'allez pas tuer qui que ce soit ici*. Par un autre miracle, tous ces garçons avaient arrêté de te tabasser et s'étaient retirés. L'église s'était vidée. Tu n'avais pas pleuré parce que tu n'avais pas eu le temps. Tu avais juste senti une immense douleur à la tête et tu t'étais aperçu que l'une de tes dents de devant bougeait. Tu savais que tu pourrais la perdre et pour cette raison tu avais évité de la toucher du bout de la langue. C'était menotté qu'on t'avait emmené au poste de police. C'est là que tu avais senti pour la première fois le fer froid des menottes autour de tes poignets. Autour de toi, des gens te crachaient des insultes, te traitaient de

voleur et te disaient que tu ne t'échapperais pas de si belle. Ce n'est qu'au poste de police que les choses avaient été mises au clair : on t'avait pris pour un criminel. On avait cru que tu avais volé la casquette de l'un de ces garçons. Le fait de te faire prendre pour un criminel, ça va faire partie de ton parcours de vie. Tu vas avoir du mal à comprendre pourquoi ces choses-là t'arrivent. Puis la fin de l'hymne national était enfin arrivée et tu avais pu reposer ton bras. Tu n'avais qu'une hâte, c'était de rentrer chez toi. Sauf que tu n'avais pas d'argent pour rentrer chez toi. Tout ce que tu savais, c'était que tu allais devoir passer sous le tourniquet de l'autobus. Mais non, tu n'allais pas faire ça. Tu avais dix-huit ans, tu pesais quarante-trois kilos, tu avais un ulcère à l'estomac, mais tu avais tout de même ta dignité. Tu vas monter et t'asseoir au fond du bus. Et quand le bus va arriver à l'arrêt le plus proche de chez toi, tu vas te lever et tu vas descendre en courant, sans payer. La cloche sonne la fin de la classe. Les élèves se lèvent et te remettent leurs tests. Tu ne te sens pas bien. Après ces quelques cours et le vomi sur ta chemise, tu n'as qu'une envie, c'est de rentrer chez toi, prendre une douche et te reposer. Sauf que tu ne peux pas faire ça, tu as encore dix cours de cinquante minutes devant toi. Tu t'es transformé en machine à faire cours. En machine à donner des explications. En machine à *hé, je vous ai déjà demandé de garder le silence*. En machine à *hé, on écoute*. Une machine à *non, tu n'as pas le droit d'aller aux toilettes maintenant*. En machine à patience, pour ne pas frapper ces élèves qui ne veulent rien savoir des propositions subordonnées. Toi non plus, tu ne veux rien savoir

des propositions subordonnées. Mais l'école a été faite pour ça. Pour ennuyer les élèves. Et tu sais que cet ennui, tu y es pour quelque chose. Avec chaque cours que tu amorces, chaque heure de ta vie que tu gaspilles, tu es de plus en plus convaincu que tu n'es pas au bon endroit. Il faut bien que tu l'admettes : tu ne sais pas comment tu es devenu prof. La plupart des choses importantes dans ta vie te sont arrivées, semble-t-il, malgré toi. Tu ne te souviens qu'à peine des épreuves que tu as passées pour être admis dans le programme de Lettres, dans la seule université que tu pouvais te payer. Si tu as fini par aller à l'université, c'est seulement parce que tu as travaillé comme garçon de bureau pendant un an dans un cabinet d'avocats, dans le quartier Moinhos de Vento de Porto Alegre. Tu te souviens du jour où tu as passé l'entretien d'embauche avec un des associés du cabinet. Tu avais dix-neuf ans. Il s'appelait Bruno Fragoso. Il avait quarante-deux ans. C'était un homme de petite taille, chauve, au visage anguleux ; il avait la voix rauque d'un fumeur, même s'il ne fumait pas. Il t'avait fait attendre environ quarante minutes, parce qu'il voulait donner l'impression d'être très occupé et important. Pourtant, des années plus tard, tu apprendrais qu'il passait en fait ses journées à jouer au Solitaire ou à regarder de la pornographie à l'ordinateur. Après ce temps d'attente, Bruno était apparu, t'avait serré la main, s'était assis devant toi et s'était mis à t'observer. Tu avais dix-neuf ans, mais tu ne savais toujours pas grand-chose sur l'estime de soi, ni comment faire pour te mettre en valeur, ni rien de toutes ces choses qui sont nécessaires à une solide santé mentale.

C'est pourquoi tu n'arrivais pas à le regarder dans les yeux très longtemps. Bruno l'avait senti. Tu étais exactement ce qu'il lui fallait. Tu étais une proie facile. Et donc, avec le contrôle absolu sur la situation, il t'avait dit, avec beaucoup de naturel, qu'il n'aimait pas les noirs. Tu avais levé les yeux. Bruno ne s'était pas laissé intimider et avait répété la phrase : *je n'aime pas les noirs*. Peut-être s'attendait-il à une réaction de ta part. Mais rien ne s'était passé. Tu étais resté immobile. Puis, Bruno s'était ajusté dans sa chaise et s'était justifié : *je ne les aime pas, parce que dans le temps où j'avais une propriété à la campagne, à Garibaldi, un couple de noirs, qui travaillaient pour moi comme employés de maison, m'ont dévalisé. Ils m'ont volé tout ce que j'avais chez moi. Depuis, je ne fais plus confiance aux noirs*. Jusqu'à ce moment-là, tu n'avais jamais vécu de racisme, pas comme ça, de manière aussi éhontée, du moins pas que tu t'en souviennes. Mais tu ne t'étais pas montré choqué, car une espèce d'inertie s'était emparée de ton corps. Tu ne savais pas comment réagir. À l'époque, tu ne savais même pas trop ce que ça voulait dire que d'être noir. Tu n'avais jamais eu l'occasion d'échanger avec qui que ce soit sur le racisme, sur la négritude, sur quoi que ce soit. À ce moment-là, tu n'étais qu'un corps noir. Mais tu savais au fond de toi-même que tu étais face à un salaud. Malgré tout, tu n'as pas réagi. Bruno a continué l'entretien, t'a dit qu'il allait te donner une chance, parce qu'il était sûr qu'il pouvait te sauver du monde de la drogue, même si tu n'avais jamais essayé de drogue. Il voulait aussi te sauver des armes à feu et de la violence. Il était convaincu que si tous les hommes d'affaires donnaient du

leur, le Brésil serait en bien meilleure posture. Si quelqu'un t'avait demandé comment tu avais survécu jusque-là, en dépit de toutes ces occasions que la vie avait eues de te tuer, tu aurais sans doute dit que tout se réduisait à un simple hasard, le même hasard qui avait conduit ta mère, caissière de supermarché à Bangu, à Rio de Janeiro, à tomber amoureuse de ton père, gardien de sécurité dans le même supermarché en 1970. Un jour, ta mère t'a dit qu'elle était tombée amoureuse de ton père parce qu'il ressemblait au joueur de foot Rivelino. *Cette moustache noire, épaisse et bien entretenue. Ce sourire timide et ces yeux de quelqu'un perpétuellement en train de demander quelque chose.* C'était un homme de peu de mots et ta mère aimait les hommes de peu de mots. Le hasard les a rapprochés et l'attraction qu'elle éprouvait a insufflé à ta mère le courage qu'il fallait pour braver les conventions de l'époque et l'inviter à sortir prendre une bière. Mais ton père ne buvait pas, son seul vice était la cigarette. Ta mère avait vingt-deux ans et elle était toujours vierge. Lorsqu'elle l'a dit à ton père, il l'a regardée comme quelqu'un qui disait que c'était impossible, comme s'il ne pouvait pas y croire. Insultée, ta mère a maintenu qu'elle était vierge. Ton père a dit qu'il n'y croyait toujours pas, avant de laisser échapper un petit rire et de prendre une gorgée d'orangeade Sukita. Il a posé le verre sur la table et regardé ta mère avec volupté. Il s'est dit qu'il avait gagné le gros lot. Quelques jours plus tard, il a voulu raconter à Amauri, qui travaillait dans la section fruits et légumes, que ta mère était toujours vierge, qu'il avait eu un bol de fou, t'imagines, une vierge par les temps qui courent. En